

*Ah ! de ces jours lointains, si lointains, et si doux...*  
(François FABIE)

## LA BASTIDE

Au nord, Coudon - le mont trapu, coupé d'équerre -  
Avance en éperon son angle de calcaire.  
Puis, les restanques d'or, ces escaliers géants,  
Qui font aux beaux sommets, sous les grands cieux béants,  
Des perrons infinis descendant vers les plaines.  
A droite, quelques pins chantent leurs cantilènes;  
A gauche, des rocs bleus semblent de purs émaux.  
En bas, de loin en loin, deux longs cyprès jumeaux  
Dressent leur signe égal parmi la cendre verte  
Des oliviers fleuris dont la plaine est couverte.  
Et plus au sud, la ville, où le regard se perd,  
Toulon aux toits de rose; et puis, là-bas, la mer...  
Reflets du sol qui rend toute rétine obscure !  
Denses comme les blés, rayons, flèches de feu !  
O mer brillante et somme ainsi que du mercure !  
Beau ciel qui semble noir à force d'être bleu !

O Terre de Provence, ô Méditerranée !  
Au seuil d'une bastide aux vents abandonnée,  
Vous déroulez en vain votre immense ruban,  
Depuis l'aurore en fleur jusqu'au soleil tombant.  
Aucun regard humain, dans la vieille demeure,  
Ne mesure à l'ouest, toujours à la même heure,  
L'ombre que le Faron traîne derrière lui.  
Aux fenêtres, le soir, aucun carreau ne luit;  
Des enfants maraudeurs en ont brisé les vitres :  
La cigale, dont on arrache les élytres,

Terne, apparaîût ainsi que la pauvre maison.  
Quand l'air vibrant flamboie au fond de l'horizon,  
Au vieux mur décrépi, les fentes meurtrières  
Semblent de grands lézards figés contre les pierres.  
Sur les planchers tremblants les vieux toits en lambeaux  
Ont croulé. Comme aux champs où dorment les tombeaux  
Les herbes, lentement puisqu'il ne vient personne,  
Fidèles, ont repris ce que l'homme abandonne.  
Dans l'âtre mort, le feu pour toujours s'est éteint;  
Par quelque large trou du plafond, au matin,  
Comme si la pitié voulait ici descendre,  
Un rayon de soleil illumine la cendre.  
Et puisque sur la plaie on met un linge pur,  
Quand la nuit vient, le ciel, d'un geste lent et sûr,  
Pose - où manque la tuile - en manière de voiles,  
Un fragment radieux de son manteau d'étoiles.

O Bastide jadis bruissante de voix !  
Peut-être en souvenir, dans l'ombre, tu revois  
Les jours lointains où tu vivais avec les hommes.  
Alors la souche humaine, ainsi que les rhizomes,  
Toujours au même sol ancien fructifiait.  
Si l'aïeul n'était plus, le petit fils veillait.  
Quand des mains d'un vieillard la faux tombait dans l'herbe,  
Puissants, deux bras nouveaux la relevaient, superbe;  
Le vieillard s'éteignait endormi sur un banc,  
Un bel enfant naissait dans un berceau tremblant;  
Tandis qu'auprès de toi, la noria profonde  
De son taquet de fer battait chaque seconde.  
Dans un rêve, ô Bastide, ici, tu vois encor,  
Au soleil de jadis, le bon chien noir qui dort :  
La nuit, il a couru des champs à la colline.  
Sur la vaste terrasse où ton faîte domine,  
Les petits canards blonds à la queue en blaireaux  
Poursuivent les fourmis aux fentes des carreaux.  
Vois ! une femme vient, portant une corbeille.  
Pleine de linge humide où se pose l'abeille;  
C'est la mère; et sa fille heureuse, brune enfant,  
Porte le clair battoir, qui tantôt triomphant  
Sur le linge neigeux que le soleil honore,  
Chantait près du ruisseau dans le vallon sonore.

Non ! ce n'est là qu'un rêve au fond des temps enfuis.  
Solitude des jours, oh ! silence des nuits !...  
Une pierre parfois tombe dans l'herbe épaisse :  
On dirait dans le trou des morts un choc de caisse.  
Bastide ensoleillée aux beaux jours de jadis !  
La nature n'a point laissé mourir les lys  
Auprès du puits comblé, sous la margelle aride.  
Oh ! pourquoi les humains, dont l'esprit est lucide,  
Ont-ils laissé crouler tes toits hospitaliers ?  
Respirent-ils, là-bas, dans leurs noirs ateliers,  
L'air vif qui fait la joue ardente et la poitrine  
Large ? Ont-ils vu jaillir, aux bagues en vitrines,  
Un rayon plus doré que celui du soleil ?  
Ils avaient tout cela près de toi. Leur sommeil  
Peut-il être, aux cités, paisible dans leur âme,  
Quand sans répit l'envie acide vous entame,  
Et que toujours déçu, sans cesse renaissant,  
Le feu des faux espoirs vous a brûlé le sang ?  
Dans les bars, où leurs pieds perdent leurs équilibres,  
Ont-ils le calme au coeur, Bastide ? Sont-ils libres ?  
Qui sait si les enfants des anciens laboureurs  
N'ont pas déjà connu quelques sombres erreurs  
Aux calculs qu'ils faisaient, le soir, têtes penchées ?  
Oh ! qui sait dans la ville aux misères cachées,  
Où le cuivre avec l'or est souvent confondu  
Si ce qu'ils ont gagné vaut ce qu'ils ont perdu ?  
Et qui sait - vains remords en leur taudis de fièvres -  
Si parfois, le coeur las et l'amertume aux lèvres,  
Ils ne regrettent pas le soleil près de toi,  
Et les soirs près du feu, Bastide, sous ton toit  
Où, paisible gardien de la douceur des choses,  
Le bonheur s'enfermait dans tes murailles closes ?

Vieillis avant le temps par des travaux malsains,  
Lorsque leur coeur battra plus rudement leurs seins,  
Et qu'ils auront gagné la pension servile  
Que l'on donne à qui fut bon esclave à la ville,  
Bastide, ils reviendront ces fils lointains du sol.  
Dans la vallée, où l'hirondelle prend son vol,  
Au sentier rocailleux où grince la brouette,  
Un matin, tu verras grandir leur silhouette,  
Amie au toit serein, Bastide au pied des monts,  
Ton seuil est fait de roche et non pas de limons...

Sur l'ordre de ces fils retrouvés, la truelle  
Fermera de tes murs la blessure cruelle,  
Avec la pierre blanche aux gaines de ciment.  
Bastide rajeunie au soleil, ton amant,  
Sur les pins éternels, là-bas, chante la grive...  
Et la tuile, au teint vif de grenades en fleurs,  
Aux nouveaux affranchis annoncera la rive  
Où la paix des vallons fait le calme des coeurs.

André MARTEL

Paru dans le Bulletin de l'académie du Var.